

Fa Tian

LE PSY LE SAGE ET LE SAVANT



**Quand Jung, le Bouddha et Einstein
discutent des grands enjeux de la vie**

Fa Tian

Le psy, le sage et le savant

© Fa Tian, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0727-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Que se raconteraient sur le monde, la vie, la mort, le bonheur, l'amour, la démocratie... trois des plus grands penseurs que l'humanité ait connus au fil des siècles ?

Que se diraient Carl Gustav Jung, Albert Einstein et le Bouddha s'ils revenaient vivre incognito aujourd'hui et s'ils avaient à leur disposition toutes les connaissances auxquelles internet donne un accès immédiat ?

Par la magie de la fiction, les voici réunis en vieux amis sur la terrasse d'un petit café bruxellois où ils se donnent rendez-vous chaque semaine.

Nous y retrouvons Carl Gustav Jung, l'homme d'introspection et d'exploration de l'inconscient, le Bouddha alias Siddhartha dont la pensée sert encore de référence à un demi-milliard d'humains, et Albert Einstein, le savant aux cheveux fous mais non moins homme de raison et de rigueur. Leurs conversations seront tantôt bon enfant, tantôt antagonistes, à l'occasion musclées. Dans tous les cas, elles seront franches et libres de tabous.

Je tiens à préciser que la subdivision de ce livre en chapitres thématiques ne respecte pas toujours l'ordre de leurs rencontres et qu'il se peut que le contenu d'un chapitre rassemble des éléments de plusieurs conversations.

Avant de mettre en scène les trois compères dans ces improbables rencontres, laissons chacun d'eux se présenter à nous.

Carl Gustav Jung

Mon nom est Carl Gustav Jung. Je suis né en 1875 dans un petit village suisse au bord du lac de Constance. Fils d'un pasteur protestant et d'une mère au tempérament complexe, j'ai grandi dans une atmosphère où la religion et les mystères de l'esprit occupaient une place centrale. Très tôt, je me suis senti partagé entre deux mondes : celui de la rationalité, incarné par mon père, et celui des forces obscures et intuitives, que ma mère portait profondément en elle. Cette tension originelle marquera toute ma vie et nourrira ma pensée.

Adolescent solitaire, je me suis vite passionné pour les langues anciennes, les mythes et la philosophie, ce qui ne m'a pas empêché d'étudier la médecine à Bâle, puis de me spécialiser en psychiatrie à Zurich où j'eus la chance de fréquenter certains des grands noms de l'époque. Cette formation en psychiatrie me mit évidemment au contact de toutes sortes de troubles mentaux dont la schizophrénie. Je fus frappé par les images étranges qui hantaient l'esprit de ces patients.

En 1907, je rencontrai Sigmund Freud à Vienne. Le déclic fut immédiat, au point que lors de cette première rencontre, nous discutâmes treize heures d'affilée ! Vite, il devint évident que Freud voyait en moi son héritier potentiel, celui qui pourrait porter la psychanalyse au-delà du cercle viennois. De mon côté, j'admirai la puissance des idées de Freud.

Malheureusement, avec le temps je commençai à pressentir leurs limites : pour Freud, la libido était essentiellement sexuelle alors que pour moi, elle ne pouvait qu'être une énergie vitale plus vaste, plus polyvalente. Je la voyais avant tout comme la force créatrice, originellement indifférenciée, qui anime l'âme humaine.

La collaboration dura néanmoins quelques années, mais en 1912, je publiai *Métamorphoses et symboles de la libido*, où j'exposais ma vision élargie de l'énergie psychique. La rupture avec Freud était consommée.

Je traversai alors une crise existentielle constellée de visions, de rêves intenses et de dialogues avec des figures imaginaires. Cette confrontation avec l'inconscient devint le laboratoire de ma pensée qui s'enrichit progressivement de nouveaux concepts. Par exemple, contrairement à Freud qui se concentrait sur

l'inconscient individuel, je postulai l'existence d'un inconscient collectif : une mémoire universelle de l'humanité faite de symboles et d'images primordiales. Cet inconscient se manifeste à travers les archétypes, figures universelles comme la Mère, le Héros, l'Anima, l'Animus, le Soi.... Ces archétypes structurent nos rêves, nos mythes, nos religions, et orientent nos comportements, peu importe qu'on soit occidental, africain ou asiatique. Ainsi, le Vieux Sage et la Grande Mère apparaissent dans les mythes de toutes les cultures. Pour moi, comprendre ces archétypes, c'était accéder aux racines profondes de l'âme humaine, et par là, libérer son plein potentiel.

Dans ma vision, il y a aussi l'Ombre qui représente nos pulsions et traumatismes refoulés, ainsi que le potentiel non encore exprimé de nos archétypes. Au cœur de ma psychologie analytique se trouve le processus d'individuation qui est le fait de devenir soi-même en intégrant au Moi conscient les différentes parties jusque-là inconscientes de la psyché, à savoir l'Ombre. L'individuation n'est pas un simple développement personnel : c'est une quête spirituelle. Elle implique de tendre vers le Soi, centre unificateur de la personnalité. Je vois le chemin de l'individuation comme une aventure intérieure comparable aux grandes quêtes héroïques des mythes d'autrefois.

J'ai aussi introduit le concept de synchronicité : des événements apparemment indépendants peuvent être reliés par un sens. Par exemple, penser à un ami et recevoir son appel au même moment ; rêver d'un symbole et le rencontrer dans la réalité. Pour moi, ces coïncidences significatives révèlent une connexion profonde entre notre psyché et le cosmos. La synchronicité est une fenêtre sur l'unité mystérieuse du monde que j'appelle *Unus Mundus* (monde-un).

Je suis mort en 1961 à Küsnacht, laissant une œuvre dont je ne suis pas peu fier. Mon influence dépasse la psychiatrie et a marqué la philosophie, la littérature, les arts, la théologie, et même la physique. Mes concepts d'inconscient collectif, d'archétypes, d'individuation et de synchronicité continuent d'inspirer chercheurs, thérapeutes et artistes.

Ma vision holistique de l'homme nous rappelle que nous ne sommes pas seulement des individus isolés, mais les héritiers d'une mémoire collective universelle. Mon œuvre est une invitation à entreprendre notre propre voyage intérieur, à écouter nos rêves, à dialoguer avec nos archétypes, et à tendre vers le Soi.

Ma pensée nous propose une carte pour explorer nos profondeurs : reconnaître nos ombres, accueillir nos archétypes, et cheminer vers l'unité intérieure.

En ce sens, j'estime ne pas être seulement un psychiatre mais bien un guide spirituel, un compagnon de route pour quiconque cherche à devenir pleinement soi-même.

Siddhartha

Je suis né sous le nom Siddhartha Gautama au VI^e siècle avant l'ère chrétienne dans le petit royaume des Sakyas lové au pied de l'Himalaya. En sanskrit, Siddhartha signifie « celui qui atteint son but ».

À ma naissance, les astrologues avaient prédit que je deviendrais soit un grand souverain, soit un maître spirituel. Mon père, le roi Suddhodana, craignant que je choisisse la voie religieuse, fit tout pour m'isoler des réalités douloureuses de l'existence et me fit grandir dans un environnement protégé, entouré de luxe et de plaisirs.

Cela ne m'empêcha pas, à l'âge de vingt-neuf ans, de faire quatre rencontres décisives : un vieillard, un malade, un cadavre et un ascète. Ces visions bouleversèrent ma perception du monde ; je compris que nul n'échappe à la vieillesse, à la maladie et à la mort, et que seule la quête spirituelle peut offrir une réponse à cette condition universelle. Je décidai alors de quitter le palais, ma femme Yasodhara et mon fils Rahula, pour chercher la vérité sur les chemins de l'Inde.

Pendant six années, je m'adonnai à des pratiques ascétiques extrêmes, espérant atteindre la libération par la mortification, jusqu'à ce que je réalise que l'austérité, elle aussi, ne menait à rien. Je m'assis alors sous un arbre, bien déterminé à trouver par moi-même la posture intérieure juste. Après une nuit de lutte intérieure contre les illusions, je finis par voir ma véritable nature. De ce jour, on cessa de m'appeler Siddhartha mais bien Bouddha, ce qui signifie l'Éveillé.

Je consacrai les quarante-cinq années suivantes à enseigner le dharma selon une pédagogie en trois phases appelées les « Trois tours de la roue du dharma ». Le premier enseignement, je l'ai dispensé à mes cinq compagnons d'ascèse. J'y exposais les Quatre Nobles Vérités : la souffrance est une réalité ; son origine est dans le désir et l'attachement ; il est possible de mettre fin à la souffrance ; il y a un chemin menant à cette libération. Ce chemin est le *Noble Octuple Sentier*, qui combine discipline, éthique, maîtrise mentale et développement de la sagesse. Ce premier cycle, accessible à tous, constitue encore aujourd'hui le socle de la pratique de centaine de millions de bouddhistes.

Plus tard, j'approfondis mon enseignement et développai la doctrine de la vacuité (sunyata). Selon cette perspective, tous les phénomènes sont dépourvus de nature propre : ils existent seulement en dépendance les uns des autres. Cette compréhension radicale de la réalité dépasse la simple cessation de la souffrance et invite à une vision plus profonde de l'existence. Celle-ci passe notamment par la compassion comme outil de désenvoûtement vis-à-vis de notre sacrosaint moi.

Enfin, dans ce que la tradition appelle le troisième tour de la roue du dharma, je clarifiai mes enseignements précédents et les présentai comme des étapes menant à mon message ultime. Ce troisième cycle vise à donner le sens ultime de la vie en montrant comment la conscience construit la réalité et comment l'esprit peut se libérer de ses propres fabrications en voyant sa véritable nature.

Je prêchai ainsi durant quarante-cinq ans dans des villages, des parcs, auprès de rois et de paysans. Je fondai une communauté ouverte aux hommes et aux femmes. Mes enseignements se répandirent en Inde, puis en Asie, donnant naissance aux grandes écoles du bouddhisme.

Après ma mort, mes paroles furent longtemps transmises oralement, puis consignées dans des textes désormais considérés comme sacrés : le Canon Pali.

Les trois tours de la roue du dharma offrent une progression : du socle pratique des Quatre Nobles Vérités à la philosophie de la vacuité, jusqu'à la clarification ultime du rôle de la conscience, ils permettent de comprendre la souffrance, de percevoir la vacuité des phénomènes, et de reconnaître la nature de la conscience. Plus de deux millénaires après ma mort, mon message continue d'inspirer la recherche de paix intérieure et de sagesse dans le monde entier.

Albert Einstein

Tout le monde me connaît en tant que physicien théoricien dont les travaux ont bouleversé la science moderne, et notamment pour la formule $E = mc^2$ et les théories de la relativité restreinte et générale. En revanche, je suis moins connu pour mes recherches sur l'explication quantique de l'effet photoélectrique qui me valurent pourtant le prix Nobel en 1921.

Je suis né 14 mars 1879 en Allemagne. Mes parents, Hermann Einstein et Pauline Koch, appartenaient à une famille juive non pratiquante. Mon père dirigeait une petite entreprise d'électrotechnique.

À cinq ans, une boussole offerte par mon père me fascina : l'idée qu'une force invisible puisse agir à distance nourrit mon émerveillement pour les mystères de la nature. À l'école, j'étais un bon élève, mais mon caractère indépendant me rendait peu enclin à suivre les méthodes rigides de l'éducation d'alors.

En 1894, la famille s'installa en Italie, tandis que je poursuivais mes études en Suisse, à l'École Polytechnique Fédérale de Zurich, pour une formation en physique et en mathématiques.

Diplômé en 1900, j'ai peiné à trouver un poste académique. Il me fallut donc me contenter d'un emploi à l'Office des brevets de Berne. Le bon côté de la chose fut que ce travail me laissait du temps pour réfléchir à des problèmes théoriques, et c'est précisément là que je vécus ce que j'appelai plus tard mon « année miraculeuse ». C'était en 1905. Je publiai alors quatre articles dans les *Annalen der Physik* : un sur le mouvement brownien dans lequel j'expliquais le mouvement aléatoire des particules en suspension, confirmant ainsi l'existence des atomes ; un sur l'effet photoélectrique par lequel je montrais que la lumière peut être comprise comme des quanta (photons) et ouvrais ainsi la voie à la mécanique quantique ; un troisième article sur la relativité restreinte qui établissait que les lois de la physique sont les mêmes pour tous les observateurs et que la vitesse de la lumière est constante ; et finalement, un article dans lequel je présentais la fameuse équation $E = mc^2$ sur l'équivalence entre masse et énergie.

En 1915, je publiai la théorie de la relativité générale. Elle décrit la gravitation, non comme une force, mais comme la courbure de l'espace-temps